

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 14

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Quel bonheur pour Brigitte d'avoir, en ce moment de cruelles épreuves, sa foi naïve et confiance en Dieu. Elle s'agenouilla, pleurant et priant à haute voix, se recommandant à celui qu'elle considérait déjà comme un élu du Seigneur.

Elle était si absorbée dans sa prière, qu'elle n'entendit pas un bruit de pas et il fallut qu'une voix mâle et sonore retentit à son oreille pour la rappeler aux choses de la terre.

Un religieux à l'aspect vénérable se tenait devant elle, ému de pitié à la vue de sa douleur, considérant tantôt l'enfant mort, tantôt cette frêle fille en larmes qui ne sentait ni les âpres morsures de la bise, ni le froid de la neige glacée tombant sans relâche.

Cependant le bon vieillard n'hésita pas longtemps. Il souleva le petit cadavre et prenant Brigitte par la main :

— Venez, pauvre fille, lui dit-il, snivez moi : vous êtes fatiguée et toute transie, il serait dangereux de vous attarder plus longtemps ici.

Brigitte obéit sans répondre et suivant son guide, elle arriva bientôt à la porte d'un petit ermitage, d'où sortit un second religieux qui s'empressa d'assister son ami dans son oeuvre charitable. Les deux pères portèrent le défunt dans un bâtiment d'humble apparence ; Brigitte voulut s'y installer à son tour, afin de veiller son cher petit compagnon de voyage. Mais les bons religieux s'y opposèrent et ils la conduisirent dans une salle de l'ermitage où d'autres voyageurs, surpris comme elle par la tempête de neige, se reposaient près d'un grand feu. Elle se chauffa et sécha ses vêtements. Puis, ayant remarqué un grand crucifix qui semblait ouvrir ses bras à ceux qui étaient fatigués et désolés, elle s'agenouilla pieusement et se mit à prier pour ses chers absents et pour le vaillant petit Savoyard dont le trépas tragique lui causait une si grande peine.

Le novice chargé du service des pauvres lui apporta une tasse de bon bouillon chaud. Mais la pauvre petite avait le cœur si gros qu'elle repoussa d'un geste instinctif de répulsion le bienfaitant breuvage. Alors le bon frère, toujours silencieux, lui montra le crucifix comme s'il eût voulu lui dire :

— Acceptez votre sort par amour pour Celui qui a tant souffert sans se plaindre.

D'une main tremblante elle saisit la tasse et but lentement quelques gorgées. Pendant ce temps le jeune religieux avait déposé dans un coin une brassée de paille. Il remit à la

pèlerine une grosse couverture de laine et lui dit avec bonté :

— Tachez de dormir un peu, pauvre enfant, vous avez grandement besoin de repos.

Brigitte, émue jusqu'aux larmes, voulut refuser encore, mais le regard sévère du religieux lui fit comprendre qu'elle n'avait pas le droit de s'imposer de trop dures privations. Elle s'étendit sur l'humble couche, se roula dans la couverture, pria avec ferveur et, vaincue par la fatigue, s'endormit enfin en murmurant dans un sanglot :

— Mon pauvre Petit-Louiz, priez pour moi, priez pour votre mère et pour la mienne, pardonnez-moi, si, d'une manière ou de l'autre, je suis cause de votre mort !

Quand elle s'éveilla le lendemain, toujours triste mais fortifiée par la prière et le repos, elle vit de nouveau le frère hospitalier qui lui fit signe de le suivre. Elle se leva machinalement, fit le signe de la croix et guidée par le religieux, elle entra dans la petite chapelle où l'attendait un spectacle bien affligeant. Au milieu de l'étroite allée, entouré de cierges, se trouvait un petit cercueil. Les religieux, agenouillés, le front incliné vers la terre, commencent l'office des morts.

Brigitte pria de tout cœur pour son jeune compagnon de voyage, offrant à Dieu ses larmes et ces regrets, demandant à celui qu'elle voyait déjà au séjour des élus, d'intercéder pour elle et de lui obtenir la force et l'énergie nécessaires pour réaliser son téméraire projet.

A la fin de l'office, les religieux aspergèrent d'eau bénite le cercueil qui contenait les restes mortels du petit frère inconnu, puis passèrent le goupillon à Brigitte. Celle-ci imita leur exemple et prononça plus du cœur que des lèvres ce suprême adieu du chrétien : " Qu'il repose en paix ! "

Alors, par cette froide matinée d'hiver, le pieux cortège se mit en marche vers le cimetière, où une fosse béante, creusée pendant la nuit, tachait la grande nappe blanche, linceul immaculé qui allait bientôt niveler cette nouvelle tombe. Elle pria avec ferveur, oubliant la fièvre qui la faisait grelotter, les fatigues, les privations et les dangers qui l'attendaient encore, pour ne penser qu'au cher frère adoptif dont la tendre affection lui avait fait tant de bien. Quand les premières pelletées de terre tombèrent sur le cercueil, la pauvre enfant ne put réprimer un cri de douleur et d'angoisse ; cependant elle sut vaincre son émotion et avec toute la foi du chrétien résigné elle pria : " Seigneur, que votre volonté se fasse et non la mienne ! "

Un des pères, la voyant sur le point de

défaillir, la prit par la main et lui dit avec bonté :

— Venez, mon enfant, votre frère est au ciel où il prie pour vous. Retournons pour quelques instants à la chapelle, nous y trouverons mieux qu'ici la force et le courage sans lesquels il nous est impossible de nous résigner pleinement aux décrets de la divine Providence.

Brigitte obéit. Elle pria avec foi et confiance, et la paix entra dans son cœur.

Non loin de l'ermitage on voyait les bâtiments d'une petite ferme dont les habitants, à la prière des bons pères, se déclarèrent heureux de venir en aide à la jeune étrangère. Ils lui procurèrent quelques vêtements neufs, lavèrent et réparèrent ceux qu'elle possédait encore et lui remirent en outre une petite somme d'argent qu'elle refusa d'abord mais qu'elle fut enfin obligée d'accepter pour ne pas leur faire de la peine.

Enfin, faible encore mais plus courageuse que jamais, elle reprit son bâton de voyage. Les bons religieux avaient en vain essayé de lui faire rebrousser chemin ; son cœur lui disait d'aller en avant et c'est son cœur qu'elle écouta.

X

L'HOSPITALITE AU
COUVENT DE SANTA-CROCE.

Nous n'étonnerons personne en disant que notre jeune mais vaillante pèlerine s'égara souvent, surtout lorsqu'il lui venait à l'idée de couper à travers champs pour abrégier la route. Mais, plus elle descendait vers le sud, plus le temps s'adoucisait et plus la fièvre qui la rongait depuis quelques jours perdait de son intensité.

Ceux qui la voyaient passer, marchant de son pas calme et régulier, sans trop se presser, sans sentir sa marche, le front serein, l'œil brillant de cet éclat surnaturel qui dénote l'inspiration, étaient loin de se douter que ce frêle corps de petite fille cachait un cœur si grand, une âme si belle.

Le matin du 14 mars 1829, elle vit de loin la célèbre cité de Venise, la ville aux larges lagunes, Venise la belle, qui fera toujours l'admiration des poètes. Avant d'y entrer, elle se reposa au bord du chemin, épousseta ses vêtements et réduisit son humble sac de voyage au plus petit volume possible. Puis, elle trouva encore l'occasion de prouver que tout le monde peut faire la charité. Ayant rencontré un pauvre charretier qui était fort en peine parce qu'un grand nombre de sacs et de paquets étaient tombés de sa voiture, elle lui donna un coup de main, travaillant avec ardeur jusqu'à ce que tout fut remis en place. En retour, le brave homme lui indiqua une hôtellerie où elle pourrait passer la nuit sans faire une trop grande brèche à son modeste pécule.

A Continuer.

DEMANDE. — Typographe, bon "jobber" et pressier, pouvant s'occuper de rédaction, ayant dirigé une imprimerie durant plusieurs années, désirerait position dans une ville de province. Sobre. Peut fournir de bons renseignements. S'adresser à l'Administrateur de la CLOCHE.